

Wonderland d'Andrea Miller

« Point de vue », Michèle Métoudi

Chorégraphie et direction artistique : Andrea Miller



Lumières : V. Vigilante

Costumes : J. Solis

Scénographie : J. Bausor

Son : J. Kiupinski, C. Spinei

Musiques : S. Agneessens, K. Fische Remix, Black Dice, orchestra Barzizza, M. Bokanowski, F. Chopin, the Cordelettes, T. Hecker, M. Jottini et Trio Lescano, J. Newsom, J. Robertson, Song of Balck Mountain

Durée : 1 heure

Interprètes de compagnie « Gallim Dance » : Caroline Fermin, Allysen Hooks, Francesca Romo, Daniel Staaf, Emily Terndrup, Austin Tyson, Dan Walczak, Jonathan Windham

Une soirée sauvage !

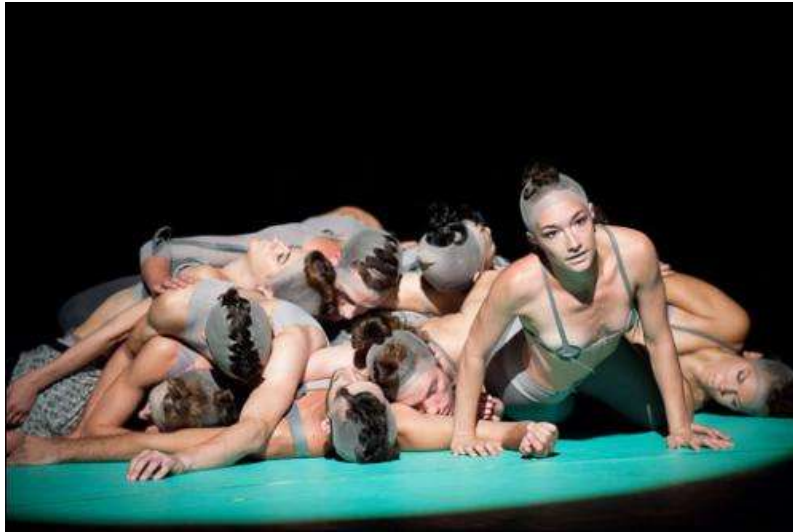
Les huit danseurs (4 femmes et 4 hommes) portent des tenues collantes gris clair et gris foncé et des bonnets, une sorte de bonnet de bain qu'une crête *iroquoise* hérissée. Tous les costumes se ressemblent mais aucun n'est identique. Le sol est bleu-vert, le tapis de danse remonte un peu sur le mur de fond de scène, il ne couvre pas totalement l'avant scène.

La technique de base des interprètes s'inscrit dans la tradition de la danse moderne américaine. Des attitudes, des grands écarts et des grands jetés « parfaits » en témoignent. Mais beaucoup de gestes outrés ou désarticulés sortent de cette épure. De multiples formes insolites se greffent et perturbent la plupart des mouvements. Certaines attitudes ou certaines souplesses n'étonneraient pas dans un spectacle de contorsionnistes.

Cette « déconstruction » des formes académiques suffirait à surprendre le spectateur, mais l'écriture chorégraphique n'est pas en reste, dans les relations entre danseurs qu'elle propose en particulier. Parfois, le groupe s'entasse au sol, il se dresse en pyramides, il s'agglutine et bouge en un bloc compact. Certains portés originaux accentuent l'impression de jamais vu (par exemple, un porté sans les mains où un danseur est maintenu en l'air par la pression des épaules de deux autres danseurs qui l'enserrent). Souvent la composition oppose un danseur à l'ensemble de ses partenaires. Mais la partition laisse également leur place à des solos ou à des duos plus usuels qui mettent en lumière chaque danseur dans sa capacité à produire des gestes et enchaînements improbables. Les unissons, qui ne manquent pas, rappellent au spectateur qu'aucune des extravagances corporelles des interprètes n'est improvisée ni fortuite.

La bande-son, qui commence par un chant d'oiseaux et des bruits de galop, combine des rengaines américaines que les danseurs reprennent à tue-tête, des mélodies tribales, des standards New-Orleans, des cris, des sons divers (vent, choc d'objets métalliques, etc.).

L'ensemble est à la fois joyeux, festif et un peu inquiétant. Pour qui sait que la pièce est inspirée d'une œuvre de Cia Guoqiang (plasticien chinois) montrant une meute de loups, tout renvoie à cette référence : la fusion des danseurs dans le groupe, le surgissement des « éclats » personnels, l'étrangeté des postures et des pas, même le tapis montagne/forêt.



Mais beaucoup d'autres interprétations ou sentiments m'ont spontanément traversé l'esprit. J'ai pensé aux rites indiens, rites d'initiation ou rites mortuaires, par exemple. En réalité, la vie et la mort m'ont semblé être au centre du propos, sans pathos. Dans ce corps couché, à la fin de la pièce, j'ai vu un cadavre que les vivants déplaçaient selon un rituel bizarre ; quand ce danseur allongé a été remplacé par un autre puis par un autre encore, la pièce me rappelait que la mort frappe à l'aveugle. J'ai aussi imaginé, à maintes reprises, qu'Andrea Miller parlait de l'amour, de l'attraction physique et de la passion, ainsi que du cortège des joies et des perturbations relationnelles qui les accompagnent.

En bref, Wonderland est une pièce émouvante, profonde et jubilatoire, aussi virtuose que dérangement. De quoi faire regretter que cette chorégraphe et sa compagnie soient si rarement programmées en France !

